

UN CRESCENDO IRRÉSISTIBLE D'ÉVOCATIONS ROCK, POP ET UTOPIQUES. ENTRE RAYMOND CARVER, PASOLINI ET PATTI SMITH, CE LIVRE EST UN OVNI D'AUJOURD'HUI ET DEMAIN POUR APPRENDRE, DÉSAPPRENDRE, RÉAPPRENDRE À JOUIR, RIEN DE MOINS.

**JULIANA
SPAHR UNE
ARMÉE
D'AMANTS
DAVID
BUCK**

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS)
PAR PHILIPPE AIGRAIN



**UNE ARMÉE
D'AMANTS**

LES AUTEURS

David Buuck vit à Oakland, Californie. Il est le fondateur de BARGE, le *Bay Area Research Group in Enviro-aesthetics* et cofondateur et rédacteur en chef de *Tripwire*, un journal de poésie. Ses livres incluent *The Shunt* (Palm Press, 2009) et *SITE CITE CITY* (Futurepoem, 2014).

Juliana Spahr vit à Berkeley, Californie. Elle est l'auteure de cinq livres de poésie : *That Winter the Wolf Came* (Commune, 2015), *Well Then There Now* (Black Sparrow, 2011), *This Connection of Everyone with Lungs* (UC Press, 2005), *Fuck You-Aloha-I Love You* (Wesleyan, 2001) et *Response* (Sun & Moon, 1996). En 2007 elle a publié *The Transformation* (Atelos), un livre de prose. Elle codirige avec Jena Osman la collection de livres *Chain Links* et a fondé *Subpress* avec 19 autres poètes. Elle a été l'éditrice de nombreuses anthologies critiques et enseigne au Mills College.

LE TRADUCTEUR

Philippe Aigrain est informaticien, essayiste et poète. Il explore depuis une trentaine d'années les relations entre technologies numériques, droits culturels de tout un chacun, écriture et création artistique. Auteur de trois essais, il publie sa poésie et ses fictions brèves principalement sur son *Atelier de bricolage littéraire* [<http://atelierdebricolage.net>] sur le Web, dans des revues en ligne et par des performances et lectures. Il traduit des articles et des poèmes de l'anglais et de l'italien. *Une armée d'amants* est sa première traduction d'un ouvrage littéraire d'envergure.

DISTRIBUTION & DIFFUSION HACHETTE LIVRE

DILICOM // 3010955600100

ISBN // 978-2-37177-453-7

ISSN // 2417-7954

© Juliana Spahr & David Buuck pour le texte original

© 2016 Juliana Spahr, David Buuck, Philippe Aigrain / éditions publie.net pour la traduction française

Préparation éditoriale : Christine Jeanney, Jean-Yves Cotté & Guillaume Vissac

Couverture : Roxane Lecomte

Publication originale : AN ARMY OF LOVERS, Juliana Spahr & David Buuck

© City Light Publishers, 2013, ISBN 978-00-87286-929-4

Dépôt légal 2^{ème} trimestre 2016

© papier+epub, marque déposée des éditions publie.net

La version numérique de ce livre est incluse.

Reportez-vous en fin d'ouvrage pour y accéder sans surcoût.

Bonne lecture !

UNE ARMÉE D'AMANTS

Juliana Spahr & David Buuck

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Philippe Aigrain*



Avant-propos

Koki et Panda Dément sont deux poètes médiocres. Ensemble, ils décident de concocter la recette d'une poésie nouvelle et révolutionnaire capable de réellement changer le monde. Mais comment peut-on écrire de la poésie engagée à une époque où la poésie semble avoir perdu sa capacité à bousculer l'ordre établi ?

Écrit à quatre mains dans une langue incantatoire et foisonnante, ce récit est celui d'une résistance. Le long des cinq parties interconnectées qui composent le récit, nos deux poètes de carnaval sont ensemble érigés contre un monde en crise : désastres environnementaux, interventions militaires, torture, dommages collatéraux de la finance forcenée sur la santé humaine, tout y passe.

Qu'ils agissent ensemble ou séparément, leurs actions ont toujours des effets incontrôlés sur leur environnement direct ou sur eux-mêmes et, comme des ombres portées aux tentacules mouvants, leurs exploits les ramènent toujours l'un vers l'autre, comme avant eux des duos de mimes, de clowns ou de gangsters ne pouvaient fonctionner l'un sans l'autre.

Une armée d'amants est un voyage entre les extrêmes : à la fois sérieux et absurde, poétique et narratif, drôle et grave, naïf et savant, c'est un exutoire salvateur pour qui peine à supporter le monde tel qu'il est devenu. Son écriture éclairée prend aux tripes et chaque partie du livre se révèle progressivement dans un crescendo irrésistible d'évocations rock, pop et utopiques. Un OVNI d'aujourd'hui et demain pour apprendre, désapprendre, réapprendre à jouer, rien de moins.

Guillaume Vissac

*Le sang sur les mains de George Bush
Ne cesse d'apparaître dans mes selles
La nuit n'est jamais assez sombre car
Tout ce que je vois me fait peur.*

– Charles Berstein
« The sixties, with Apologies »

*Nous travaillons trop.
Nous sommes trop fatigués
pour tomber amoureux.
Donc nous devons
renverser le gouvernement.
Nous travaillons trop.
Nous sommes trop fatigués
pour renverser le gouvernement.
Donc nous devons
tomber amoureux.*

– Rod Smith, « Pour la CGT »
Traduction Poèmes de l'araignée, Bordeaux, 2003

**UNE
HISTOIRE
PITTORESQUE
DE LA
FRONTIÈRE
ENTRE
DEUX VILLES**

LA BAY AREA¹ PEUT SE VANTER d'abriter de nombreux grands poètes et de nombreux poètes médiocres. Les deux poètes connus sous les noms de Panda Dément et Koki comptaient parmi les médiocres. Ces deux poètes pensaient vivre dans la poursuite des plaisirs intellectuels et sociaux de la poésie. Ils étaient en cela semblables à la plupart de ceux qui se considèrent poètes.

Il est important de se souvenir qu'à l'époque de Panda Dément et de Koki, la poésie était un art qui avait perdu l'essentiel, sinon la totalité, de sa raison d'être. On ne la considérait plus, du fait de ses liens avec la chanson, comme le moyen essentiel pour qu'une culture se souvienne de ce qu'elle est. Parallèlement, elle n'était plus perçue comme l'instrument suprême dont dispose une nation pour inspirer et proclamer, par des vers et des rythmes, que ses valeurs étaient éminentes et universelles. C'était particulièrement vrai dans la nation qui comptait Panda Dément et Koki au nombre de ses citoyens. Cette nation s'était depuis longtemps rendu compte que la meilleure manière d'inspirer le patriotisme et de convaincre les

1 NdT : On a choisi de conserver *Bay Area* en anglais dans le texte. Il s'agit de la région de la baie de San Francisco, mais *Bay Area* peut également être utilisé comme adjectif, par exemple dans l'expression « *Bay Area poet* ».

autres nations de l'imminence et de l'universalité de ses valeurs était de mettre en place diverses réductions d'impôt et incitations pour encourager la distribution internationale d'images animées colorées et de chansons dont les héros seraient les soldats, les espions et les consommateurs en pleine ascension sociale.

C'était en partie justement parce que la poésie avait perdu son importance patriotique que Panda Dément et Koki s'y vouaient si intensément. Mais comme la poésie avait perdu son importance patriotique, elle avait aussi perdu beaucoup, voire la totalité, de sa capacité à jouer un rôle significatif dans tout mouvement de résistance. Ils n'avaient pas pour autant complètement baissé les bras. Ils savaient que la poésie jouait encore un rôle pour divers mouvements anticoloniaux dans d'autres cultures que la leur. Mais ils ne pouvaient concevoir qu'elle pût encore jouer un rôle similaire dans leur propre culture. Même s'ils doutaient fortement que leur talent leur permît de devenir de grands poètes, ils restaient voués à la poésie, pleins d'espoir en ses possibilités, aussi limitées que celles-ci puissent paraître. Et comme ils restaient voués à la poésie, ils se retrouvaient fréquemment pour de longues promenades et, durant ces promenades, ils parlaient de poésie et de sa forme singulière d'égarement.

En marchant ils prenaient une place folle sur le trottoir. Panda Dément amenait généralement ses deux chiens avec lui et ils avaient tendance à japper et à aboyer sur d'autres chiens et après les skateurs. Quant à Koki, elle promenait fréquemment son bébé dans une poussette. Panda Dément et Koki arpentaient donc la rue flanqués de trois autres êtres

doués de conscience. Parfois ils braillaient, comme le bébé qui riait et goûtait le soleil, souvent accompagné d'une douce brise. D'autres fois, comme les chiens, ils se cherchaient noise ou s'en prenaient à la terre entière.

Au cours de ces promenades, ils bavardaient sans doute plus qu'ils ne discutaient, même s'il était aussi question de poèmes et de poésie. Leurs bavardages ne portaient pas sur les poètes ou la poésie qu'ils n'aimaient pas. Ainsi, ils ne s'attardaient pas sur la poésie qui avait tendance à dépeindre, sur un ton paisible et grave, les pensées profondes des individus dans une société consumériste, avec une attention étudiée et habile aux accents soulignés par les retours à la ligne et une conclusion ou un dénouement émouvants. Ils parlaient plutôt de la poésie qu'ils aimaient, celle qui étire la langue jusqu'à ce que se révèle son potentiel d'ambiguïté, de fragmentation et d'affirmation propre dans le chaos, celle qui utilise des formes ouvertes et des contenus interculturels, celle qui s'approprie et remodèle les images de la culture populaire et des médias, même s'ils parlaient aussi des frustrations que leur causaient ces formes de poésie qu'ils aimaient néanmoins.

Pendant leurs promenades, ils jouaient souvent à une sorte de jeu dans lequel l'un d'eux disait quelque chose de négatif à propos d'un poème et l'autre alors quelque chose de positif, puis l'un d'eux disait quelque chose de négatif, et ainsi de suite pendant un certain temps. Ils étaient assez œcuméniques dans leur approche. Chacun parlait en positif et en négatif de son travail, de celui de l'autre et de celui de n'importe qui. Cette façon de faire passer leurs esprits du négatif au positif avait pour eux quelque chose d'érotique. C'était comme une

surenchère entre eux et avec les poèmes. Certains jours, Panda Dément était plus négatif et Koki plus positive. Mais d'autres fois, Koki était plus négative et Panda Dément plus positif. Au bout du compte, au terme de ces allers-retours, les poèmes gagnaient toujours. S'ils avaient fait des listes d'œuvres qu'ils aimaient, elles auraient probablement été très semblables et ce serait de ces œuvres qu'ils parleraient en marchant, un quelconque après-midi, quels que soient les reproches adressés aux poèmes ou leurs bavardages autour des poètes.

Pendant l'une de leurs nombreuses promenades, un après-midi d'été, par une journée remarquablement agréable et ensoleillée et une température de 21°, Panda Dément et Koki décidèrent de collaborer. Ils allaient, se dirent-ils, écrire quelque chose qu'ils appelleraient au bout du compte *Une histoire pittoresque de la frontière entre deux villes*. Panda Dément et Koki vivaient à seulement 2,25 km l'un de l'autre, mais ils habitaient dans deux villes différentes. Ils se dirent que, dans *Une histoire pittoresque de la frontière entre deux villes*, ils écriraient quelque chose sur ce que cela signifiait d'être poètes à leur époque, par ces temps de guerres, d'inégalités économiques et d'effondrement environnemental. Ce que cela signifiait dans cet espace urbain spécifique qui mettait en place des panneaux pour s'affirmer comme « Zone dénucléarisée » alors que cet endroit avait été en grande partie responsable de la mise au point de la bombe atomique, et se définissait maintenant par le développement d'une industrie technologique distribuant des images animées colorées, des chansons et des réseaux sociaux par l'entremise d'écrans plats de toutes tailles. Ils espéraient qu'en y réfléchissant assez, ils

seraient capables d'imaginer de nouvelles configurations possibles pour l'art et l'action politiques. Ils voulaient penser les liens entre lieu, temps et écriture, pas seulement comme problème politique mais aussi comme si un site pouvait porter un message codé complexe des relations instables qui structurent les crises du présent et leur façon à eux de les vivre.

Ils se disaient surtout ce qu'ils ne voulaient pas faire. Ils ne voulaient pas refaire ce qu'ils faisaient d'habitude, une brillante critique du capitalisme ou une pieuse dénonciation avec de longues listes de plantes et animaux en voie d'extinction qui vous rendent tristes. Ou bien une célébration des poètes et de l'amitié, ou quelque chose qui relèverait de l'autolacération, de l'autoflagellation ou de l'autoannihilation, ou qui détaillerait leur sexualité d'avant-garde ou qui serait profond et grave, avec des retours à la ligne théâtraux et une prosodie soignée. Ou encore quelque chose de tout comique et délibérément mauvais, limité à un genre ou constitué de phrases toutes faites modifiées pour paraître drôles ou sérieuses. En d'autres termes, ils ne se laissaient pas la possibilité de faire grand-chose. Du coup, leur coopération portait plus sur ce qu'ils ne voulaient pas faire que sur ce qu'ils voulaient faire, même s'ils espéraient qu'à travers cette coopération ils finiraient par comprendre ce que cela signifie d'être un poète dans une époque et une culture où la poésie avait perdu l'essentiel sinon la totalité de sa raison d'être. Qu'ainsi en racontant leur histoire pittoresque de la frontière entre deux villes ils pourraient trouver un nouvel ailleurs, dans la poésie ou comme poètes.

Pour commencer ce projet, Panda Dément et Koki ne choisirent pas un emplacement évident sur la frontière entre

les deux villes, comme le carrefour où les gens avaient une fois manifesté contre la guerre du Vietnam en marchant de la ville de Koki vers celle de Panda Dément. À cette intersection, ils avaient rencontré la police et un gang de motards et une bagarre s'en était suivie — bagarre qui résumait plus ou moins les légendes que les deux villes se racontaient sur elles-mêmes, l'une prétendant être de gauche et l'autre un quartier chaud². Au contraire, après bien des chamailleries et des ratés, ils décidèrent de situer leur histoire pittoresque sur une petite parcelle qui était à peu près équidistante de leurs deux maisons et à travers laquelle passait la ligne séparant leurs deux villes. Cette parcelle n'était pas aisée à définir. Elle était petite, son périmètre mesurant environ 434 mètres. À première vue, elle paraissait plate, plus ou moins rectangulaire avec les côtés longs du rectangle orientés nord-sud. Mais la parcelle n'était pas vraiment rectangulaire puisqu'elle incluait une bosse au nord-est et se réduisait à un point en son extrémité sud. Une ligne d'un réseau express rapide de transport public ferroviaire³ émergeait d'un tunnel au milieu du terrain et une autre traversait l'axe nord-sud du rectangle sur une plateforme surélevée. Les trains desservant par souterrain la ville de Koki s'y enfonçaient ou en émergeaient à travers la parcelle à la

2 NdT : Il s'agit de la marche des étudiants de Berkeley vers les bases militaires d'Oakland le 15 octobre 1965, arrêtée à la limite d'Oakland par la police et des Hell Angels (soutenant la guerre) et des violences qui s'en suivirent. Le mois suivant, Allen Ginsberg écrivit, pour conjurer la peur de ces violences, *How to Make a March/Spectacle* qui initia le Flower Power movement, cf. http://en.wikipedia.org/wiki/Flower_power

3 Le BART (*Bay Area Rapid Transit*) qui relie San Francisco aux villes de l'East Bay.

limite entre les deux villes. Ceux qui desservait la ville de Panda Dément la traversaient sur des voies surélevées et d'imposants plots en béton. Au coin sud-ouest de la parcelle, trois rues et dix voies de circulation se croisaient, régulées par trois feux de circulation et de nombreuses caméras de surveillance. Un trottoir parsemé de loin en loin de bancs permettait l'accès piétons. Le bois pourrissant des bancs avait été repeint récemment par des enfants et on y lisait des slogans de développement personnel comme « buvez 8 verres d'eau par jour ». Il y avait également deux sculptures en métal se faisant face de chaque côté de la ligne séparant les deux villes avec les mots « ICI » et « LÀ ». « ICI » était au nord de « LÀ » et se lisait du nord à l'est, alors que « LÀ » se lisait du sud à l'est. L'œuvre était une sorte de plaisanterie destinée à ceux qui connaissaient la poésie ou la *Bay Area*, mais la plaisanterie n'était pas très drôle et elle ne rendait pas la parcelle plus poétique aux yeux des deux poètes médiocres de la *Bay Area*.

Panda Dément et Koki se retrouvèrent plusieurs fois par semaine sur la petite parcelle cet été-là pour collaborer à l'écriture d'*Une histoire pittoresque de la frontière entre deux villes*. Ils s'y asseyaient et conversaient par 32° partiellement nuageux, 31° ensoleillés ou 30° ensoleillés, les chiens haletant à leurs pieds et le bébé roucoulant de plaisir à chaque passage de camion. Les passants auraient pu croire qu'ils prenaient un bain de soleil ou pique-niquaient, profitant d'un instant de répit estival pour échapper à leur dur labeur intellectuel dans les mines universitaires. Mais Panda Dément et Koki n'avaient qu'une chose en tête et c'était leur petite parcelle. Ils pouvaient discuter d'urbanisme, des performances sur site, de

l'art environnemental ou débattre de la gentrification et de l'espace public. En même temps, durant ces discussions, leurs digressions faites de bavardages et de doutes, ils s'efforçaient de garder le fil conducteur de leur petite parcelle, de leur histoire pittoresque de la frontière entre deux villes. Ce faisant, ils affirmaient de plus en plus souvent que malgré toutes les recherches qu'ils avaient effectuées, ils s'intéressaient de moins en moins à cette petite parcelle. Ils parlaient alors de combien ils se sentaient mal à l'aise d'être là, sur la petite parcelle, essayant d'écrire quelque chose à son propos alors qu'ils ne s'y intéressaient pas, qu'ils n'avaient pas de droit particulier à écrire quelque chose à son propos, étant donné qui ils étaient, même si par ailleurs ils s'abstenaient toujours de préciser qui ils étaient. Ils parlaient de leur refus de présenter la petite parcelle comme inhabitée alors qu'ils imaginaient que certaines personnes y vivaient et dormaient. De comment ils ne voulaient pas déranger ces gens, ni non plus les ignorer et des questions éthiques entourant cette sorte d'amour du prochain et sa représentation dans la poésie. Mais à force de passer plus de temps sur la petite parcelle, ils se rendirent compte que très peu de gens se donnaient la peine d'y vivre ou d'y dormir. La petite parcelle était sans doute à la fois trop isolée et trop exposée. De plus, tôt le matin, le tintamarre des trains du réseau express rapide de transport public ferroviaire s'enfonçant ou s'extirpant du sol en déplaçant les gens d'une ville à l'autre se déchaînait régulièrement. Les gens dont ils avaient imaginé qu'ils vivaient ou habitaient sur la petite parcelle et dont ils disaient qu'ils ne voulaient pas les déranger ne faisaient probablement que la longer, malgré tous ses bancs de jardin. Ils devaient se diriger vers des terrains

légèrement plus accueillants comme le coin de rue où habitait Koki avec ses haies pour se cacher, ou le terrain abandonné et sa maison incendiée dans la rue où vivait Panda Dément.

Lorsqu'ils avaient décidé de situer leur projet d'histoire pittoresque dans la petite parcelle, Panda Dément et Koki avaient eu plus ou moins raison de penser qu'il ne s'y était pas passé grand-chose de très spectaculaire. Même la construction du réseau express rapide de transport public ferroviaire qui s'était accompagnée, dans la ville de Panda Dément, de la destruction de quartiers ouvriers animés et multiethniques n'avait pas été si controversée vu qu'elle avait simplement remplacé une ligne de train datant du début du siècle.

Pourtant, d'un autre point de vue, la parcelle contenait toute l'histoire des environs, parfois triste, parfois triomphante. Elle avait été occupée depuis tant et tant d'années par des êtres humains et des animaux variés : des lapins ou d'autres petits rongeurs, de grands cerfs, des élans ou des antilopes, divers oiseaux, migrateurs ou sédentaires. Les humains chassaient ces animaux, brûlaient les prairies régulièrement et récoltaient les racines et les tubercules qu'ils avaient plantés. Ils se donnaient divers noms et parlaient diverses langues. Cette histoire, Panda Dément et Koki ne la connaissaient qu'approximativement et on en parlait peu à leur époque. Mais ils connaissaient assez bien la suite. Dans la version brève de cette histoire ultérieure, malgré trois millénaires d'occupation par les humains qui avaient chassé les animaux, brûlé les prairies et récolté les racines et les tubercules, ce territoire avait été considéré comme inoccupé et sans

possesseur⁴ par une expédition envoyée par une nation lointaine qui en prit possession au nom d'une autre nation. Un représentant de cette nation donna le territoire qui incluait la petite parcelle à l'un des membres de l'expédition. À partir de ce moment, différentes nations et tout un tas de gens s'approprièrent le territoire. Il y eut de nombreux procès. Quelques escarmouches armées. Et des accords variés furent passés et révisés. Aujourd'hui, le territoire était sous la souveraineté d'une nation complètement différente de celle qui avait envoyé l'expédition. Toutes sortes de gens en étaient propriétaires, à condition qu'ils aient la même conception de la propriété que la nation exerçant sa souveraineté sur le territoire.

Au début de leur enquête, ils parlèrent du caractère fantasque de l'observation, de comment ils pouvaient marcher jusqu'à la petite parcelle sans rien remarquer mais, une fois arrivés sur place, ils se requinquaient, se mettaient dans leur état d'esprit « histoire pittoresque » et recherchaient autour d'eux des choses à écrire. Ils se demandaient s'ils ne devraient pas traverser toute la vie en mode « histoire pittoresque » ou au contraire refuser de se mettre dans ce mode lorsqu'ils étaient dans la petite parcelle, ou bien encore s'il convenait de l'utiliser de temps en temps mais pas tout le temps. Ils ne savaient même pas comment appeler la petite parcelle sur laquelle ils avaient jeté leur dévolu pour leur histoire pittoresque. Ils convinrent que ce n'était pas un parc, malgré la présence de bancs de jardin, d'arbres et d'herbe. On ne s'en servait en tout cas pas comme d'un parc en raison de la circulation intense qui l'entourait et

4 NdT : Le terme juridique est *terra nullius*.

des lourds trains du réseau express rapide de transport public ferroviaire qui y surgissaient toutes les quelques minutes. Ils rechignaient aussi à l'appeler bande centrale, vu qu'elle était plus large que la plupart des bandes centrales et que les œuvres d'art qui s'y trouvaient n'auraient pas eu leur place sur une bande centrale. Ils continuèrent donc à la désigner comme leur petite parcelle.

Lorsqu'il s'agissait d'écrire de la poésie Panda Dément et Koki étaient mal assortis. Les accoutrements qu'ils adoptaient dans leurs vies d'écriture étaient dépareillés. Panda Dément transportait toujours sur lui un carnet de notes, mais le plus petit des carnets de notes. Il conservait ce carnet de notes dans la poche avant de la veste qu'il se trouvait porter cet après-midi-là et le carnet était si petit qu'il n'y faisait pas une bosse disgracieuse. Il portait toujours sur lui un carnet de notes parce qu'il était poète, mais c'était le plus petit des carnets de notes parce qu'il ne voulait pas s'engager à écrire quoi que ce soit. Même s'il l'avait voulu, la petitesse du carnet aurait rendu la tâche difficile. Koki, par contre, portait toujours un sac à dos. Dans ce sac à dos, elle n'avait pas moins de cinq stylos identiques alignés dans le range-stylos du sac pour en faciliter l'accès. Dans le sac à dos lui-même elle conservait toujours un carnet de notes grand et épais, un livre à lire au cas où elle serait coincée pour une raison ou une autre quelque part sans rien à faire et les détritrus habituels de la vie féminine moderne, comme des baumes à lèvres, des tampons et de petites boîtes d'analgésiques.

En discutant de la petite parcelle, ils parlaient bien sûr aussi d'eux-mêmes. Ils parlaient de la façon dont leurs écrits

pouvaient parfois avoir un effet politique et pourtant les laissaient insatisfaits. Et ils parlaient de leur tendance à écrire des choses pour se montrer, à eux-mêmes et aux autres, qu'ils avaient l'attitude adéquate à l'égard de telle ou telle chose. Ils parlaient de l'échec et de la honte et de comment faire de l'échec et de la honte l'objet du travail lui-même. Ils disaient que cette conversation entre eux était peut-être une forme d'action, même si elle consistait principalement à ne rien faire et, comme la poésie, semblait ne rien provoquer. Ils parlaient de leur collaboration et de comment le personnel et le politique, les corps, le sexe et le travail, le manque, l'écriture et les contorsions peuvent tout faire foirer, tout gâcher, même s'ils ne pouvaient pas dire exactement ce que ce « tout » recouvrait. Ils parlaient beaucoup de leurs corps, de leurs maux et de leurs douleurs, de leurs symptômes d'infection, de leurs écoulements mammaires et de leurs seins enflés, de leurs comportements bizarres d'agitation, d'hallucinations et de dépersonnalisation, de vertige, de somnolence et de confusion. Et ils se disaient que tout cela pouvait également faire partie de leur collaboration, de cette histoire pittoresque qu'ils pourraient raconter sur ce que c'était au juste que de vivre comme poète aujourd'hui, cette histoire de message codé particulièrement complexe des relations instables qui définissent la vie à l'heure du capitalisme.

Quand ils parlaient, Panda Dément multipliait les énoncés négatifs et Koki prenait des notes. Après tous ces échanges, Koki faisait alors la tête, l'air pas-vraiment-exaspéré-mais-quand-même-concentré-et-aussi-un-brin-insatisfait. Quand elle faisait cette tête, Panda Dément faisait en général une

plaisanterie ou suggérait que pour aller au-delà de leurs impasses, de leurs symptômes et de leurs effets secondaires, le mieux serait de créer un foutoir géant. Panda Dément aimait parler de ce qu'il appelait la dialectique du désordre, de sa façon de contenir ses désordres dans son dos où ils produisaient plus de douleurs que d'avancées. Il parlait du désordre qu'il allait peut-être engendrer, de celui qu'il avait déjà produit mais qui n'était pas vraiment fini, ou de comment son dos lui faisait mal à force de retenir en lui tout ce désordre accumulé. Il parlait de sa *désortation* de doctorat qui n'en finissait pas et dont il pensait que peut-être ce n'était plus un bon désordre, un désordre pertinent, ou des *désorcrites* d'articles dont il pensait aussi qu'ils n'étaient ni bons ni pertinents. Et quand il s'agaçait ou se lassait du désordre sortant de sa bouche, Panda Dément se retournait et parlait à ses chiens d'une voix aussi moqueuse qu'il était sérieux, comme si les chiens ne pouvaient comprendre les questions philosophiques, esthétiques ou politiques que lorsqu'on les exprimait avec une voix de dessin animé.

Dans des moments comme ceux-là, Koki faisait à nouveau la tête, l'air pas-vraiment-exaspéré-mais-quand-même-concentré-et-aussi-un-brin-insatisfait. Elle arrêtait de prendre des notes, posait son stylo, et disait à Panda Dément d'arrêter ses plaisanteries. Elle disait que cela la rendait folle, pas les plaisanteries mais le fait de ne jamais finir l'*Histoire pittoresque de la frontière entre deux villes*. Que s'il ne se mettait pas à faire quelque chose de productif pour leur projet dans ses petits carnets de notes, qu'au moins alors il la laisse travailler un minimum. C'était alors le tour de Panda Dément de faire la

tête, l'air pas-vraiment-exaspéré-mais-quand-même-concentré-et-aussi-un-brin-insatisfait. L'un ou l'autre ou les deux s'adressaient alors au bébé ou aux chiens, avec la voix enjouée d'une tête de linotte ou la voix pâteuse d'un ours de dessin animé, faisaient des grimaces au bébé ou gratouillaient les chiens derrière les oreilles. Le bébé se redressait et gloussait et les chiens se frottaient contre les poètes tout en reniflant la petite parcelle. Panda Dément et Koki reprendraient alors leur bavardage et leur prise de notes, leurs exaspérations et leurs frustrations et leur dur travail de labeur improductif.

C'est ainsi qu'ils passèrent leur été, parlant d'eux-mêmes tout en parlant de la petite parcelle, et plus ils parlaient à la fois de la petite parcelle et d'eux-mêmes, plus ils en vinrent à considérer que leur pratique artistique était là, dans cette conversation, une pratique artistique de la rencontre, et pendant qu'on y était, une pratique de la parole plutôt que de l'agir.

Les jours passaient. Un jour il faisait soleil et 26°, le jour suivant partiellement nuageux et 25° et puis légèrement ensoleillé et 24° et ensuite plutôt ensoleillé et 23°. Puis, soudain, ce n'était plus l'été. Et ils se rendirent compte qu'ils avaient tous deux travaillé tout l'été à *Une histoire pittoresque de la frontière entre deux villes* et qu'ils en avaient tous deux écrit à peu près autant, c'est-à-dire à peu près rien. Il est vrai qu'à la fin de l'été Panda Dément avait quelques notes dans son carnet. Il promettait de les taper un jour et de les envoyer à Koki avec des enregistrements sonores effectués en marchant dans la petite parcelle, mais il n'en fit jamais rien. Il est vrai aussi que Koki avait écrit des pages et des pages, et réécrivit ces pages et ces pages nuit après nuit, mais ses pages étaient tellement

incompréhensibles et pleines de digressions que cela revenait à rien du tout.

Néanmoins, Panda Dément et Koki se mirent d'accord pour se retrouver une dernière fois sur la petite parcelle et parler une fois encore d'*Une histoire pittoresque de la frontière entre deux villes*. Panda Dément décida que pour cette ultime rencontre, il mettrait un vrai foutoir final géant. Il décida de jeter un sort et marmonna quelque chose sur le fait que les premiers poèmes étaient probablement des sorts. Koki se marmonna alors à elle-même que bien sûr Panda Dément prenait les sorts parce qu'ils sont courts, qu'il est facile de les caser dans de petits carnets et parce qu'ils n'ont aucun effet, mais cependant elle accepta avec enthousiasme d'y assister. Koki laissa donc cette fois le bébé à son père et Panda Dément laissa les chiens dans sa maison avec quelques os en cuir tanné pour les occuper et, par un temps plutôt ensoleillé et 25°, ils marchèrent une fois de plus jusqu'à la petite parcelle pour ce qu'ils espéraient être la dernière, le foutoir final.

Le sort de Panda Dément était du genre simple, visant à recueillir l'énergie de la petite parcelle et de ses environs et, à partir de cette énergie, à donner une forme poétique à leur histoire pittoresque. Par-devers lui Panda Dément pensait que la petite parcelle n'avait pas beaucoup d'énergie, que n'y passaient, autour d'elle, à travers elle et sous elle, que des automobilistes et des trains, et que si le sort ne marchait pas, ce serait parfaitement normal. Il pourrait alors l'ajouter à la liste des foutoirs inaccomplis et en prendre note dans le plus petit des carnets qu'il gardait dans la poche de sa veste.

Depuis sa création, publie.net occupe une place à part dans le paysage éditorial francophone. À l'origine plateforme de publication en ligne lancée et portée par l'écrivain François Bon, c'est une coopérative d'auteurs dédiée à la littérature numérique, où chacun peut participer au processus d'édition. C'est un portail de mise en vente qui offre un large catalogue mêlant littérature contemporaine, compte-rendu d'expériences d'écriture web, ateliers de création et laboratoires exploratoires de nouveaux modes d'écritures. C'est également la possibilité de s'abonner, fruit d'une politique tarifaire volontaire proposant une juste rétribution des auteurs. Autant de chantiers qui ont façonné l'édition numérique telle que nous la connaissons aujourd'hui.

Fruit d'un équilibre entre rareté de cet ultra-contemporain essentiel à nos sociétés consommatrices, l'invention fragmentaire et la lecture non-linéaire, si propice aux nouveaux terminaux de lecture, les éditions publie.net demeurent pionnières à bien des égards.

Depuis 2008, publie.net, c'est :

- un ouvrage numérique pour le prix d'un livre de poche ;
- l'un des premiers abonnements à une importante offre numérique, dont une majorité d'inédits. D'abord dédiée aux particuliers, la formule est rapidement adaptée aux collectivités et bibliothèques ;
- la garantie d'un ouvrage numérique sans aucune mesure de protection (les fameux DRM), car nous choisissons de faire confiance au lecteur ;
- un catalogue constamment mis à jour, garantissant des ouvrages 100 % compatibles avec les évolutions matérielles ;
- depuis 2012, une offre papier incluant la version numérique, sans surcoût ! ;
- en 2014, la création d'une nouvelle structure, transformant la coopérative en maison d'édition, distribuée et diffusée par HACHETTE LIVRE.

Portées par une équipe éditoriale passionnée, les éditions publie.net œuvrent à la reconnaissance d'une création contemporaine de qualité.

**QU'IMPORTE
LE FLACON**
POURVU QU'ON AIT
l'ivresse!



www.publie.net

littérature contemporaine — invention — crossmedia